

Liberté

L'esthétique du « oui »

André Belleau

Julio Cortázar

Volume 22, numéro 2, mars-avril 1980

URI : id.erudit.org/iderudit/29851ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN 0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Belleau, A. (1980). L'esthétique du « oui ». *Liberté*, 22(2), 9-11.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1980

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

REFERENDUM



L'esthétique du "oui"

ANDRÉ BELLEAU

D'où vient que mon adhésion profonde et inébranlable à la cause de l'indépendance semble ne pouvoir se justifier, en dernière analyse, qu'esthétiquement ? C'est une sorte d'esthétique élémentaire de l'existence qui me contraint de dire : je ne puis pas, sur une question aussi importante, me trouver du *même* côté que le Cardinal Carter, Marc Lalonde et Roger Lemelin, le Président de la Banque Royale, Charles Bronfman, Claude Ryan, Marc Carrière et Paul Desmarais. Ce serait là une trahison — non pas nationale — je déteste la notion et les termes — mais une trahison envers moi-même. Sans compter, comme le soulignait Pierre Vadeboncoeur, que ce à quoi s'opposent si fortement le Conseil du patronat et la Chambre de commerce a de fortes chances d'être à l'avantage de beaucoup de monde.

Les grands possédants, les grands intérêts, les hommes de pouvoir, les multinationales sont CONTRE. Esthétiquement, on ne peut être que CONTRE ce CONTRE. Il s'agit d'une espèce de plausibilité structurale du mythe. Qui prendrait le parti de Goliath contre David, qui souhaiterait l'échec final d'Oliver Twist ? Naturellement, le *récit québécois* ne réalise pas ici un *idealtyp*e au sens de Max Weber. Ce qui, dans la

conjoncture globale de l'Amérique du Nord, évoque David ou Oliver Twist, a, vu de près, les traits d'une certaine petite-bourgeoisie dont on a assez dit qu'elle constitue l'assise sociale et la raison d'être du Parti Québécois. Répétons-le : c'est parce qu'il a cet ancrage d'intérêts concrets (munis de répondants idéologiques) que le Parti Québécois a un véritable rôle historique.

Le OUI fléché sur le bulletin du référendum — et qui ne sera malheureusement pas un oui à l'indépendance — renferme donc bien des choses : les ambitions d'une partie importante de la classe moyenne, laquelle convoite le pouvoir ainsi que le budget provincial ; un québécocentrisme réactionnaire tout à fait dans la tradition nationaliste ; le ressentiment historique envers les conquérants et ceux qui sont venus par la suite grossir leur nombre ; une aspiration authentique vers la liberté ; un sentiment de fierté profondément éprouvé ; la volonté très nette de lucidité, de modernité, d'ouverture.

Ce OUI multiple, il me faut l'assumer, d'autant plus que je suis antinationaliste et fédéraliste. J'estime en effet que l'indépendance demeure la meilleure façon de nous sortir de l'ornière nationaliste et que le gouvernement d'un Québec souverain devrait partager diverses compétences avec les collectivités régionales. On ne dira pas que ma position n'est pas dialectique.

Mais ce n'est pas que la multivalence du OUI qui me fait recourir à l'esthétique (sur le rapport entre celle-ci et la dialectique, on lira le grand livre de Frederic Jameson : « *Marxism and Form* »). Fondamentalement, le OUI demeure injustifiable : je veux dire par là que nous n'avons pas encore une théorie valable de l'indépendance nationale. Cette question me préoccupe à titre d'intellectuel. Voilà pourquoi je ne suis pas tout à fait d'accord avec François Ricard quand il affirme dans le dernier numéro de LIBERTÉ que le livre blanc « est une démonstration sans faille, qui ne laisse prise à aucune contestation rationnelle sérieuse ». Au contraire. Toutefois, les nombreuses objections fort raisonnables qu'on ne manque pas de lui opposer me paraissent du même ordre que celles qu'il est toujours loisible de faire à quelqu'un qui annonce son intention de quitter la maison, ou de choisir telle profes-

sion, ou de laisser sa maîtresse, ou de changer de ville, etc. On ne saura jamais qui a raison. L'indépendance, tout comme la liberté, n'est pas une question théorique mais pratique, disons existentielle. On ne découvre leur contenu de réalité que lorsqu'on en est privé.

Je ne m'étonne donc plus de la résistance qu'offre à la pensée théorique l'aspiration vers l'indépendance. Rien par exemple ne justifie théoriquement que l'on assimile l'individu à un être mal défini nommé peuple ou nation, conférant à ces derniers, en vertu d'une sorte d'organicisme inévitable, les attributs de la vie individuelle : naissance, croissance, risque, échecs, mort, décisions, liberté, responsabilité, etc. Les conditions du *nous* ne sont pas aussi obvie que le laisse supposer la prose de Pierre Vadeboncoeur. Il faut reconnaître ici que le concept de classe ou groupe social apparaît plus « fondable ».

Ce qui, dans le vécu, apparaîtrait comme l'exigence la plus grande, l'aspiration la plus intense, serait, de ce fait même, indémontrable. La meilleure réponse aux adversaires de l'indépendance, c'est de la faire.